



## Les murs de Flore

Guilaine Panetta

Pour fêter « mes vingt ans » à la Section Clinique de Bordeaux, j'ai choisi de parler d'une jeune femme dont le cas raisonne de façon singulière avec le texte de Lacan à Saint Anne : « Je parle aux Murs ».

Flore nous laisse entendre ce que c'est « de ne pas avoir un corps »<sup>1</sup>, un corps unifié par l'image avec une consistance de jouissance ; le corps de Flore n'est pas noué à la pensée.

Flore est une jeune femme que j'ai rencontrée pendant plusieurs mois lorsqu'elle était adolescente et qui revient à présent chercher abri entre les murs de la clinique où je travaille pour « régler ses problèmes une bonne fois pour toutes » et tenter de « se séparer » de son petit ami.

À l'époque, Flore était venue témoigner d'un certain dérèglement imaginaire : elle avait le sentiment diffus de son inexistence, se scarifiait, était envahie par ses émotions et les sons qui s'amplifiaient. Les choses s'étaient plutôt bien refermées et cicatrisées et Flore faisait même d'assez brillantes études de lettres, orientation qu'elle remet en cause à présent. Il est frappant de constater que la jeune femme reprend sa problématique subjective exactement à l'endroit où nous l'avions laissée.

### *Un monde sans mur*

« Je sens que le monde tourne autour de moi, comme si je n'étais pas là. » Parfois Flore se sentait « invisible », « quand [elle] passait à côté des gens, c'est comme s'ils ne [la] voyaient pas ». Elle et son amie Alice pouvaient faire n'importe quoi, s'allonger par terre par exemple, on passait à côté d'elles sans les remarquer. C'est comme si elles étaient « transparentes...et qu'on pouvait [les] traverser ». Son corps est inexistant et transparent, son rapport au monde, flou.

À Noël, Flore se sentait « complètement spectatrice » et aurait voulu s'extraire de la scène lorsque sa famille échangeait des cadeaux. Tout cela lui était égal, c'est même plutôt de la tristesse qu'elle éprouvait. Elle se sentait un peu étrangère à cette gaîté qui lui paraissait artificielle. Flore ne semblait pas avoir un sentiment très affirmé de son existence et parallèlement, le monde qui l'entoure semblait également pâlir et perdre de sa consistance.

La jeune fille tente de parer au dérèglement imaginaire en se forgeant une personnalité un peu étrange, assez affirmée, en prenant les semblants à contre pied. Flore dénonçait la mascarade féminine avec une certaine véhémence. Les êtres et les objets qui l'entouraient lui paraissaient « en toc » : ainsi, elle ne supportait pas les filles qui « gloussent » sans cesse, les gens qui ont des conversations débiles. Ce refus des semblants paraissait s'étendre à tout son être et témoignait d'un certain négativisme voire d'un rejet plus radical.

« Je ne sais plus qui je suis », « Je ne sais plus à quoi m'accrocher ». Son monde vacillait, de même l'image « narcissique » qu'elle avait d'elle-même. Cet état de dépersonnalisation l'amenait à penser qu'elle « ne servait à rien » et qu'« elle n'avait plus qu'à se flinguer ».

---

<sup>1</sup> Tous nos remerciements à J.-P. Deffieux, Ph. La Sagna et J.-D. Matet pour leur aide et leurs commentaires.

### *Le mur du beau, dernier rempart contre l'horreur.*

Parfois, il lui arrivait de se scarifier les avant-bras mais Flore ne pouvait rien en dire. Elle trouvait ça « beau » et la vue du sang la « fascinait ». La jeune fille cherchait-elle à retrouver le sentiment de son existence par le biais d'expériences douloureuses et ineffables ? J'avais tenté de la décaler un peu de cette pulsion mortifère en m'intéressant particulièrement à un exposé sur les représentations du Christ, thème qu'elle avait choisi pour son bac blanc.

Flore me dira par la suite qu'elle ne pouvait pas s'arrêter « même si cela lui faisait très mal, elle se « décharnait » les avant-bras. Lorsqu'elle allait en colonie de vacances, elle se scarifiait, elle disparaissait pendant plusieurs heures, personne ne savait où, elle se « barrait vraiment ». Les scarifications sont une tentative d'inscription à défaut de la marque du signifiant sur le corps qui lui permettrait d'en avoir un : « J'ai l'impression de prendre sur moi les émotions et la souffrance des gens ».

Ainsi, Flore pense qu'elle « captait la nostalgie de son père » qui a eu un grave accident et de multiples interventions au bras, lequel n'est plus « qu'une grande cicatrice ». Il souffre depuis lors de douleurs lancinantes, qui le plongent dans des états de mutisme quasi mélancoliques. Flore tente de faire advenir un manque là où le corps de son père est marqué réellement par la castration.

### *Mur-mures*

Quand Flore écoute une belle musique triste, cela la plonge dans un « état second », qu'elle se « complait » à provoquer. Cela la fait pleurer, mais elle ne peut plus s'arrêter. Parfois, même les murmures font trop de bruit. Les sons, graves et répétitifs, des vrombissements, l'angoissaient beaucoup. Les sons sont parfois étrangement « amplifiés », quand ses parents parlaient, elle avait « le sentiment qu'ils hurlaient ».

Flore a parfois franchi le mur du son et se souvient avoir « entendu des voix ». « Des voix qui allaient en s'accéléralant comme le bruit d'un train qui se met en marche » : « Tututut ». Cela l'inquiétait car ses parents lui disaient qu'eux n'entendaient rien.

Lors de nos entrevues à l'adolescence, j'avais pris les choses tranquillement et lui avais dit : « Vous êtes très sensible aux sons » : « si ce genre de phénomènes se reproduisait, il faudrait m'en reparler » – je l'avais adressée à un confère psychiatre, mais elle n'a jamais pris son traitement. À la clinique, Flore ajoute : « À la gare de J., j'avais besoin de me faire happer par le gros bruit des trains qui passent très vite ».

Flore est traversée par les sons qui l'envahissent et l'angoissent, le signifiant a une pure valeur de jouissance. La jeune femme s'est forgée une interprétation : elle pense que ces voix qui résonnent sont « des séquelles auditives d'une intervention qu'elle a subie ». Elle entendait les chirurgiens qui parlaient avec de toute petites voix qui bourdonnent et qu'elle ne comprenait pas ». Flore s'invente son propre traitement : « Le seul bruit qui m'apaise, c'est le bruit des cœurs qui battent » ; Flore a enregistré les battements de son cœur lors d'une expo de Boltanski et a logé ces battements dans une petite boîte à musique.

### *E-moi*

Flore se laisse submerger par ses émotions et est envahie par des pleurs incoercibles « pour un rien », sans « réson ». Mais elle affirme être indifférente aux nombreux deuils qui ont frappé sa famille. Ainsi, lors du décès brutal de sa tante – la jeune sœur de sa mère – Flore se souvient que sa mère avait sombré dans une grave dépression. Elle-même n'était encore qu'une enfant, mais elle n'a pas réagi en apprenant la nouvelle, et trouvait « presque inconvenantes » les effusions de sa famille éplorée. J'avais commenté cet émoussement affectif en lui disant que si elle sentait si fréquemment les larmes lui monter aux

yeux, cela n'était pas sans rapport avec le deuil impossible de sa mère. Sans refoulement, il n'y pas d'affects mais des émois envahissants.

« Ce n'est pas possible de toujours fondre en larmes à la vue d'un tableau », se lamente Flore. Elle est aussi submergée lorsqu'elle assiste à une représentation de théâtre. C'est au moment des applaudissements que son émoi est à son maximum. « J'ai l'impression de capter les émotions, je sais aussi ce qu'est la position d'être un acteur qui est applaudi ; j'ai l'impression d'avoir les deux positions qui se rejoignent ». À travers ces émotions, Flore a un accès direct à l'objet qu'elle est.

#### *Un mur d'images*

Flore se soutenait beaucoup par l'image : elle passait beaucoup de temps devant le miroir et adorait se prendre elle-même en photos. « J'aime photographier mon regard, les choses à travers mon propre regard ». Elle exposait ensuite ces photos d'elle, coupées en deux, sur son « mur » *facebook*, avec quelques textes poétiques. La photo, elle en fait depuis toujours avec l'appareil argentique que sa mère lui a donné, mais ne compte pas en faire son métier, « c'est trop personnel ». Elle *shoot* les fenêtres des immeubles bordelais, des portes entrebâillées, des hangars désaffectés, les places vides et aussi les croix des cimetières, endroit qu'elle trouve « calme et reposant » ; Flore tente ainsi de capturer son propre vide.

Elle photographiait aussi la nuit, moment où le familier lui paraissait soudain étrange.

#### *Un mur de collages.*

Dans le Chapitre V du Séminaire « ...Ou Pire », Lacan évoque le mur de Léonard de Vinci : « Regardez bien le mur [...] s'il y a une tache de moisissure, c'est une très belle occasion de la transformer en madone, ou en athlète musculeux. Il y a quelque chose sur les murs, qui prête à la figure, à la création d'art, comme on dit. La tache en question, c'est le figuratif même. »

Dans sa chambre, Flore a un mur un peu particulier pour traiter l'objet *a*. Elle l'a peint d'un « très joli rouge » : « Je suis attirée par la vue du sang ». Flore fait des empilements d'images sur son mur. Elle peut amasser « n'importe quel bout d'image, des riens du tout, des étiquettes qui traînent à terre ou morceaux d'affiches qui sont collées sur les ponts, les poteaux, les vitres du tram, pour les mettre en pile ou dans un cahier. » Elle colle ou elle décolle. Ainsi tous les murs de sa chambre sont couverts de « diverses strates », « de tout mais pas n'importe quoi », « de choses découpées, des objets qui me parlent, qui me plaisent... »

Ce mur rouge sang est une création artistique où elle projette divers objets, ce qui lui permet d'assembler son corps morcelé, fait de bric et de broc, mur sur lequel elle tente de s'appuyer.

#### *A-mur*

Flore vient aussi trouver abri entre les murs de la clinique pour pouvoir opérer une séparation « réelle » d'avec son ami Jonathan, qui incarne cet objet déchu qu'elle est parfois elle aussi et qu'elle s'évertue à vouloir sauver. Le jeune homme menait une vie de patachon, vivait à ses crochets et trempait dans divers trafics. Elle l'a « fichu dehors ». Pourtant, dit-elle, « j'ai une affection folle pour lui » et il lui semble qu'elle ne peut « se passer de lui ». Pour autant, est-ce de l'amour ? « Il est SDF », « je suis son seul point d'attache, sans quoi tout fout le camp ». S'occuper des âmes perdues est un point d'identification avec sa mère ; être la bouée de sauvetage lui permet de se sauver elle-même.

Flore écrit et lit beaucoup – elle avait choisi une filière littéraire, mais elle trouve que les mots lui font défaut pour dire ce qu'elle ressent. L'enseignement est trop théorique selon elle : « on a une position de corbeau », « on dissèque les phrases pour faire ressortir des particularités qui en définitive, n'ont aucun intérêt », « c'est l'étude pour l'étude : on épie les effets littéraires à travers la stylistique ». Cela ne résonne pas assez pour elle qui se sent en osmose avec les

éléments de la terre. Flore indique que le traitement par la lettre ne suffit pas à contenir la jouissance « mauvaise » et c'est par l'opération de la production artistique, qui voile et dévoile en même temps la dimension du rapport à la jouissance, que quelque chose semble pouvoir se traiter pour elle.

Flore compte s'inscrire aux Beaux-Arts, ce qui lui permettrait de conjuguer ses nombreux talents et peut être, d'emprunter la voie d'une symptomatisation plus sûre que celle de l'amour.